

DISTRIBUTION HACHETTE LIVRE
DILICOM 3010955600100
ISBN 9782371774940
ISSN 2417-7954

© 2017 Juliette Mézenc
& éditions Publie.net

PRÉPARATION ÉDITORIALE
Christine Jeanney,
Jean-Yves Fick
& Guillaume Vissac

COUVERTURE & MISE EN PAGES
Roxane Lecomte

Dépôt légal : septembre 2017
© papier+epub, marque déposée
des éditions Publie.net

La version numérique de
ce livre est incluse.
Reportez-vous en fin d'ouvrage



JULIETTE
POREUSE
MÉZENC

PRÉFACE

MARJE COSNAY

Yacine est lecteur pour fœtus, au Centre.
Cette année — il énumère pour Mathilde — il leur a déjà lu :

L'Idiot de Dostoïevski

À l'Est d'Eden de Steinbeck

Regain de Giono

Et là, il est en train de leur lire *Une phrase pour ma mère* de Prigent.

Il tend le livre à Mathilde. Elle passe sa main dessus, l'ouvre, elle veut bien lui prêter main forte.

Yacine Mathilde Guillaume Jacques. Quatre personnages. Le métier que fait Mathilde l'amoureuse de Yacine, c'est du vélo. Et puis aussi quelque chose au Centre, une sorte de petit boulot. Non loin il y a la mer, elle y est sentinelle, Mathilde, ramasseuse de cadavres clandestins. Les humains font monter le niveau de la mer. Il y a longtemps Mathilde a aimé Guillaume, fils de Jacques. Jacques est gérant d'un centre de beauté — il est lisse débordé père de sourde et ignorante malveillance. Guillaume ne va

pas très bien, essaie de faire sortir le long des couloirs intérieurs de son corps de sacrées images, une petite Mathilde, elle serait sur son vélo, déboucherait là, droite au bout de lui tout droit aussi.

L'action est à Sète et on est dans un roman qui tourne, tourne, il a pour titre *Poreuse*. C'est Juliette Mézenc qui l'écrit, elle habite à Sète comme Mathilde.

Poreuse la lecture : un mot (un geste) envoie vers une autre page, un autre geste. D'images en rêves et en récits on monte : on pourrait être au cinéma, et c'est une histoire d'aujourd'hui. Un fils dépressif caché allongé, un père qu'on n'a aucun mal à imaginer hurlant vers le volcan, sorti tout droit de bourgeoisie et de chez Pasolini, un mec bien, Yacine, qui fait la lecture aux foetus, une fille qui pédale, se blesse, vient et revient sur la plage où débarquent des migrants comme il en débarque tout l'été sur les rives de notre Méditerranée, et ça fait fuir les touristes — mais ça doit pas gêner assez, les corps défaits, puisque on continue de monter des murs, celui d'Erdine fait 12 kilomètres de long.

Il faut l'entendre, la langue, elle porte en elle, au-dedans, porteuse et poreuse, le courage des migrations, la douleur des exils, la précision de survivre :

On était cinquante personnes, on est rentrés dans une pirogue, on avait un GPS, qui nous montrait le chemin. Depuis le deuxième jour, le GPS s'est tombé dans l'eau, ça ne marchait plus, on ne sait plus là où on est. La pirogue, ça bougeait trop, y avait beaucoup de vagues, sur les pirogues et y avait quelqu'un là-dedans, il ne pouvait plus se lever, il avait trop faim, il avait trop froid, il était malade aussi. Même si on le levait, il se tombait. Il est mort. On l'a emmené, au port de Ténérife. Les gens de Ténérife, y nous a vus dans l'eau, avec un hélicoptère. Depuis qu'il nous a vus, on a levé notre main à lui. Après, l'équipe de sauvetage est partie, il nous cherchait avec un bateau, à ce moment-là (rire) j'étais très content, parce que je, j'ai (rire) je croyais que j'étais mort. Quand je suis arrivé à Ténérife beaucoup de prières, pour Dieu, parce que, on croyait tous qu'on était morts. Physiquement, j'étais mal parce que, mes muscles des genoux, ça me faisait très mal. Et aussi j'avais arrêté de manger, ça faisait trois jours. J'avais trop de faim. Ils ne voulaient pas que je vienne, ils avaient très peur, mais, je les ai forcés, ils m'ont laissé partir, mon père, il est cultivateur. Ma mère, elle est ménagère. Et, la pluie, ça ne pleut pas beaucoup là-bas. J'étais un peu fort en étude, mais, j'avais peur après pour mon avenir, parce que je voyais mes grands frères à la maison, ils avaient les diplômes, ils n'avaient rien.

À la première parution et à ma première lecture, de *Poreuse*, de Juliette Mezenc, j'ai écrit ce qui précède. Le temps qui a passé n'a cessé de nous rapprocher, Juliette et moi, *Poreuse* et moi.

Si vous relisez (relisez, et dans le livre vous aurez la chance de relire encore), si vous relisez le passage qui précède, vous en trouverez, des torsions, dans la langue. Des torsions qui la trafiquent, lui donnent l'étrangeté du réel, parce que oui, le réel, c'est l'étrangeté. C'est l'apparente incohérence. Le réel, c'est tout sauf du passe-partout.

Ici, *les muscles ça me faisait. On lève la main à et pas vers. Rire de vivre et pas d'être mort comme on croyait. C'est ça, y être, ce qu'on croit impensable, y être, dans le désert, yeux grands ouverts dans les sables brûlants que le vent porte, y être, on serait mort et un jour on se réveille, après les grands mouvements de la mer méditerranée noire noire qui est un ventre d'ogre qui avale les enfants pour toujours, ma mère racontait que le personnage emportait les têtes pour les croquer dans sa cachette. C'est ça, y être, j'ai pas trop faim mais j'ai trop de faim. Une faim, deux faims, pas les mêmes à chaque fois. C'est tout ceci qui est impartageable qu'il faut partager quand même, absolument, c'est un devoir, sinon on va devenir fou et on va devenir barbare.*

La langue de Juliette Mezenc nous donne l'expérience et elle nous met dedans, où on ne peut plus nier. On sait que nier prend plusieurs chemins : soit le rejet, la dureté affichée, le chacun chez soi, mais aussi la mise en doute systématique de l'expérience. Celui-ci ment. Celui-ci nous arnaque, il n'est pas mineur, celui-ci n'a pas fui l'horreur, non mais. Nier prend un autre chemin : l'écart, l'éloignement des expériences. On croit les mondes non partagés, non comparables. Ni partageables ni comparés.

Pourtant, c'est une chose urgente, en avril 2017, de trouver les expériences, chacune des expériences, et de les dire avec ce qui dans l'expérience est éraillé. *Le GPS s'est tombé*. Il s'est tombé, le GPS. Il y a la force des vents, des déserts, des mers dangereuses, des GPS qui se font la malle. La volonté des dieux et des GPS. Les uns et les autres se sont tombés.

Les expériences qui ne semblent pas partageables, les rendre communes. De l'autre côté de l'expérience de Mathilde qui rencontre les corps clandestins, il y a Jacques. Jacques a une voiture moderne qui parle moderne. Jacques s'appelle Cœur. La langue est trompeuse. Ou pas. Aucune apparence, on ne s'y arrêtera. Jacques dit je. Il dit j'ai. Il sait ce

qu'il a et il sait ce qu'il est. Il le croit du moins. Il a un fils, aussi.

J'ai une maison évaluée à 1,6 million d'euros, une Prius 299 gris métallisé, un fils de 30 ans qui vit dans le sous-sol de la maison aménagé en confortable studio tout équipé, décoré par mes soins, une piscine avec pool house et une collection de tableaux de la seconde moitié du XX^e siècle (Soulages, Combas, Blancher, Pierre François, Cervera, Kieffer, Barcelo)

Dans nos histoires et notre monde 2017, on a souvent la tête qui tourne. Dans nos petites sociétés, on a souvent la tête qui tourne. Dans cette société poreuse, il y a Guillaume, Jacques, Yacine et Mathilde et la tête leur tourne. Il y aussi les gens qui arrivent. Qui ont vécu ce que je ne vivrai jamais. L'expérience de ceux qui ont traversé déserts, mers et routes, je peux la comparer à ma vie côté Prius, côté maison à plus d'un million d'euros, côté enfants gâtés à moitié dépressifs, ce que l'autre a vécu je le comprends ou ne peux pas le comprendre mais je peux le comparer à l'incomparable, à mes propres routes qui se révèlent tracées après coup et dont je ne pourrai exposer les choix que grâce à un recul que l'expérience, le temps et le loisir de réfléchir me laisseront prendre.

Le réel, c'est l'étrange. Ce qui paraît étrange si on ne se veut pas poreux du tout. Le réel c'est tout le contraire de l'attendu, du vraisemblable. Le réel, c'est le gars qui lit des histoires très belles à des foetus. Une fille amoureuse et des tronçons de vie. C'est le type qui se découvre vivant alors qu'il se croyait mort. C'est la vie qui est accrochée à la mort et le contraire. C'est : je comprends et te prends sur moi, avec moi, de la vie à la mort. C'est poreux jusque-là, le réel.

Alors, j'ai poussé, fait rouler, j'ai fait tomber le cadavre, je me suis traînée avec lui dans un corps à corps épuisant, j'ai bien failli vomir, plusieurs fois on s'est arrêtés, lui entre mes cuisses, en repos sur mon estomac lourd, moi la tête rejetée en arrière, appuyée sur mes coudes, pour ne pas trop sentir l'odeur. Parce qu'il sentait maintenant, pas très fort, mais suffisamment pour me rappeler qu'il était un corps mort, en voie de pourriture dans le dedans. On était là, à ramper tous les deux, à tomber l'un sur l'autre, la chair était élastique et lourde, et à un moment donné, je pourrais pas le jurer, je crois que c'est lui qui m'a tirée, fait avancer. Yacine ne m'aurait pas attendu au bout, j'aurais tout arrêté. À chaque seconde, j'avais cette envie, tout arrêter, revenir en arrière, laisser tomber là le cadavre, son histoire et son drame. À chaque

seconde je fléchissais, à chaque seconde je repartais. Et j'ai poussé, toute la nuit, mon ventre pesait, un bloc de béton, ma jambe tirait... ça n'en finissait pas, ma robe était en loques, ma jambe valide entaillée par les arêtes des rochers... je ne sais pas comment j'ai pu aller jusqu'au bout. Peut-être qu'il était impossible de faire autrement. Quand je suis arrivée à la mer, Yacine se rapprochait du môle avec son bateau. J'ai fait un signe et je suis tombée dans les pommes.



elle s'est blottie contre mon écorce et pleure.

le creux de mon être. Elle pleure.

mon ombre les objets les plus divers ramollies par la

de Cadavres de bouteilles, le plus souvent. Elle,

elle n'est pas échouée. Elle m'a choisi. Elle sent

mon cœur. Elle sent douleur. C'est un corps étranger

à mon corps. Je ne sais pas quoi en penser. J'ai fait

de nombreux rêves. J'y ai trouvé : une croix à

deux bras, une grande étendue gelée. Je n'y suis pas

allé. Je suis la sentinelle. Je suis de pierre et jamais

je ne dors. Elle s'est blottie contre mon écorce et

depuis 21 ans exactement, elle pleure.

Jusque dans son sommeil.

C'est ainsi. Les humains font monter le niveau de la

mer.



•••

On était cinquante personnes, on est rentrés dans une pirogue, on avait un GPS, qui nous montrait le chemin. Depuis le deuxième jour, le GPS s'est tombé dans l'eau, ça ne marchait plus, on ne sait plus là où on est. La pirogue, ça bougeait trop, y avait beaucoup de vagues, sur les pirogues et y avait quelqu'un là-dedans, il ne pouvait plus se lever, il avait trop faim, il avait trop froid, il était malade aussi. Même si on le levait, il se tombait. Il est mort. On l'a emmené, au port de Ténérife. Les gens de Ténérife, y nous a vus dans l'eau, avec un hélicoptère. Depuis qu'il nous a vus, on a levé notre main à lui. Après, l'équipe de sauvetage est partie, il nous cherchait avec un bateau, à ce moment-là (rire) j'étais très content, parce que je, j'ai (rire) je croyais que j'étais mort. Quand je suis arrivé à Ténérife beaucoup de prières, pour Dieu, parce que, on croyait tous qu'on était morts. Physiquement, j'étais mal parce que, mes muscles des genoux, ça me faisait très mal. Et aussi j'avais arrêté de manger, ça faisait trois jours. J'avais trop de faim. Ils ne voulaient pas que je vienne, ils avaient très peur, mais, je les ai forcés, ils m'ont laissé partir, mon père, il est cultivateur. Ma mère, elle est ménagère.

Et, la pluie, ça ne pleut pas beaucoup là-bas. J'étais un peu fort en étude, mais, j'avais peur après pour mon avenir, parce que je voyais mes grands frères à la maison, ils avaient les diplômes, ils n'avaient rien. Moi j'ai dit. Il faut que j'aille. À Ténérife, c'est très différent, le climat, c'est pas bon, il n'y a pas d'argent, on fait l'école, il n'y a pas de travail, faut que je sors, c'est ça mon défi. Or, je n'ai pas été perdu dans le voyage, je ne peux pas se perdre ici. Moi j'ai dit il faut que j'aille plus loin, faut que je sors, comme ça que j'ai repris un bateau, comme ça que j'ai débarqué ici.